

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Number 20, Winter 1980–1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1980). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (20), 34–38.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le théâtre qu'on joue

par André Dionne

Meurtre pour la joie de Jean-Marie Lelièvre à la Salle Fred-Barry

Comme à l'accoutumée, l'atelier de la NCT nous présente un spectacle sobre et des plus intéressants sur le plan visuel. La mise en scène de *Meurtre pour la joie* exécutée par Pierre Saint-Amant, se classe parmi les meilleures de celles que nous pouvons voir dans les théâtres de Montréal. De l'intelligence, de la perspicacité, vis-à-vis d'un texte, il pourrait en revendre à n'importe qui. Et Jacques Lavallée crée un écrivain tout à fait plausible. Son jeu sensible et nuancé nous fait pénétrer l'univers traumatisé de son personnage, mais les paroles qui sortent étonnent à plusieurs niveaux.

Jean-Marie Lelièvre nous entraîne dans la problématique d'un écrivain au carrefour de la fiction et de sa propre existence. L'idée est passionnante, mais les résultats sont moins enivrants. Sa quête d'androgynie me semble trop cérébralement réglée. Son double devient trop facilement accompagnateur. Sa transformation trop cliché de l'écrivain parvenu.

Encore sous le charme du violoncelle de Russel Gagnon et de la musique de Pierre Moreau, j'entrevois l'onirique décor de Pierre Labonté et je me demande encore comment un auteur peut s'établir et demeurer et dans sa forme et dans son fond quand les mots nous entraînent — on ne sait jamais où . . .



Jacques Lavallée dans *Meurtre pour la joie*.

Photo : Daniel Kieffer

Bonne fête maman d'Élisabeth Bourget au Bateau-Théâtre L'Escale

Avec cette quatrième pièce de théâtre, Élisabeth Bourget s'impose comme un auteur dramatique de talent qui marquera sans doute les années 80. Renouant avec la longue tradition du théâtre populaire, elle a écrit une comédie épico-quotidienne qui sous plusieurs aspects, témoigne de la « révolution tranquille » de la femme québécoise. Rien de radical, mais une volonté indéfectible de s'imposer, de se réaliser, de changer malgré les tabous et les « qu'en dira-t-on » : voilà la vie d'Estelle, à la veille de ses 54 ans.

Estelle et Maurice de *Bonne fête maman*, pourraient être les parents des jeunes de *Bernadette et Juliette*. Tout en restant une fervente adepte de la libération individuelle, l'auteur ouvre son univers sur des réalités sociales qui sont typiques de la nouvelle classe moyenne où la femme d'un certain âge a misé beaucoup sur la libération de ses filles pour devenir à son tour plus émancipée. C'est aussi symptomatique de tout notre climat de tergiversation familiale et politique du bon-ententisme.

Femme en voie(x) de libération (Estelle), homme fourbu, bourru et conservateur (Maurice), fille libérée et indépendante (Francine), fils du genre « tel père, tel fils » (Richard),

et pour compléter ce portrait de famille, Gilberte, soeur d'Estelle, un style « belles-soeurs » attardées et Jean-Michel, une relation de travail de cette mère de 54 ans qui s'en servira comme cobaye pour se prouver toute l'ardeur de ses charmes et de ses idées. Autant de personnages qui évoluent devant nous à travers des dialogues très pertinents et percutants que seule Élisabeth Bourget sait composer à partir d'un langage familier.

La production de L'Escale, dirigée par Gilbert Lepage, s'élève à un niveau que tous les théâtres d'été devraient essayer d'atteindre. En plus d'une très bonne distribution, le spectacle s'appuie sur des décors très inventifs et très efficaces de Denis Rousseau, des éclairages subtils et nuancés de Michèle Normandin ainsi que sur des costumes personnalisés de François Laplante. Béatrice Picard campe une Estelle toute pétillante et Aubert Pallascio un Maurice très taciturne. Leur jeu expérimenté et sobre donne le ton aux autres comédiens (Carmen Tremblay, Louise St-Pierre, Roch Aubert et Denis Roy) qui défendent habilement la pièce.



Béatrice Picard et Albert Pallascio dans *Bonne Fête maman*.

Photo : Christian Hébert

J'ai beaucoup changée depuis de Jocelyne Beaulieu au Théâtre d'Aujourd'hui

Première pièce de Jocelyne Beaulieu, finissante en écriture dramatique de l'École Nationale de Théâtre, *J'ai beaucoup changée depuis* est écrite avec beaucoup de rigueur et d'émotion. À chaque palier d'identité s'ajoute une intensité de conscience qui envahit le spectateur. Le drame de « F », personnage principal, internée pour une dépression suite à un avortement, passera d'une grossesse nerveuse à un enfantement d'elle-même : elle essaiera de nouveau de devenir une sage femme. Quel lourd passé à assumer ! Elle nous le livre à chaque crise, à chaque contraction de l'« F » de femme.

Linda Sorgini interprète « F » avec beaucoup de maîtrise, de sensibilité et de force. La pièce repose sur ses épaules et à chaque pas, elle sait équilibrer la tension dramatique. Accompagnée dans sa cure par Marie Tifo, Raymond Legault et Suzanne Champagne qui composent sobrement le personnel de la clinique, « F » personnalise l'anonymat de son cas plein d'émotion bridée.



Raymond Legault, Linda Sorgini, Suzanne Champagne et Marie Tifo dans *J'ai beaucoup changée depuis*.

Photo : Daniel Kieffer

Une si brillante interprétation doit beaucoup à l'ingénieuse mise en scène de Michelle Rossignol qui rythme le spectacle avec une grande dextérité. À souligner aussi les patients moulés par François Pilote dont les diverses attitudes entraînent le spectateur sur les lieux du drame et l'amènent parfois à s'impliquer. Un jeu d'éclairage et un mouvement des décors réalisés par Louise Lemieux accompagnés par une musique d'André Angelini et nous voilà juges et patients. (Ai-je beaucoup changé depuis . . .)

Michaël de Gaétan Charlebois au Théâtre de Quat'Sous

Gaétan Charlebois est un jeune auteur qui a plusieurs pièces à son actif. Après *Aléola*, présenté l'an dernier, nous découvrons *Michaël*, adaptée par François Beaulieu avec la participation de Dorothee Berryman. Je ne ferai pas de comparaison entre les deux pièces. Le sujet et la forme diffèrent sur tous les plans, sauf celui de la mode et de la fabrication à partir de ce qui est populaire et de ce qui « accroche ». Parler des vieillards éplorés dans *Aléola* ou des femmes et maris en difficulté dans *Michaël*, amène toujours de la compréhension et de l'épanchement de la part du spectateur. Surtout si comme dans cette dernière, le texte devient simplement un grincement de fond au nudisme trop convaincant des comédiens plus éloquents par leurs formes que par les clichés qu'ils propagent. Qu'un inconnu employé de son mari s'infilte dans le lit de « madame » et lui apprenne à jouir. Que le mari manque de jouissance. Que la femme écrive des vers et en vienne à tuer le bel Apollon pour ses audaces et ses vacheries. Il n'y a même pas matière pour faire la une du Journal de Montréal. Imaginez le reste.

Mais la salle se remplit. Le nudisme attire. Heureusement que Dorothee Berryman et Hubert Gagnon valent — pour la plupart des gens — le déplacement. En plus de défendre subtilement un texte bâclé, ils s'offrent sans trop de retenue au voyeur de la salle qui pense élever sa culture. Quand un texte est si distant et cérébral que celui de Charlebois et que les formes sont si belles, il y a un immense hiatus qu'un metteur en scène — aussi habile soit-il, que Roland Laroche — ne parviendra jamais à combler.

Panique à Longueuil de René-Daniel Dubois au Café Nelligan

Produite par « La gougoune de fantex » cette pièce remporte un succès inespéré au Café Nelligan. Construite comme une bande dessinée, *Panique à Longueuil* s'appuie sur l'absurdité des situations pour caricaturer la vie de banlieue où la gougoune de fantex témoigne de l'évolution des va-nu-pieds. Ce nouveau genre de vie qu'on commence à explorer sous plusieurs facettes, devient — sous la plume de René-Daniel Dubois — un western de building qui désaliène à plusieurs niveaux. Puzzle de situations cocasses et parfois hilarantes, la trame de la pièce rejoint le spectateur jusque dans son inconscient. Et le rire devient souvent jaune.

Mis en scène par l'auteur, le texte ne reste pas dans l'ombre. Chaque situation, chaque parole atteint sa cible. Le rythme nous harcèle sans cesse et la panique demande le droit de s'exprimer. Les comédiens deviennent des épouvantails pour incarner et chasser les sorcières de la vie stéréotypée que le système nous impose souvent bien malgré nous.

Domage que l'interprétation chancèle à plusieurs moments. Le décor pourtant si simple de Denis Brassard n'invitait qu'à se faire remplir et utiliser par des comédiens de talents. (Viendraient-ils de la banlieue où naissent les paniques et les drames un peu mélo ?)

Starmania, livret de Luc Plamondon et musique de Michel Berger à la Comédie Nationale

L'ouverture de ce magnifique « nouveau patriote » restera une date importante pour la comédie musicale québécoise. Luc Plamondon nous donne un premier livret d'une structure un peu décousue, mais le sujet peut avantageusement se comparer aux meilleures bluettes de Broadway. Les succès du disque gardent toute leur force et la musique voluptueuse de Michel Berger dirigée habilement par Jimmy Tanaka, apporte à l'oeuvre les liens nécessaires et l'écho voulu pour faire retentir ce cri de détresse d'un monde en perdition. Le texte charrie tous les dilemmes québécois de la réussite et du « né pour un petit pain ». L'appât est gros et les poissons affamés. Voilà la réponse à notre première ligne de comédie musicale.

Sans la magistrale mise en scène d'Olivier Reichenbach, la production n'atteindrait pas la consistance requise pour passer la rampe. Il insuffle au spectacle un rythme prenant et envoûtant et les chanteurs, sous sa direction, semblent encore plus à l'aise que dans leur habituel one-star-show. Avec des moyens réduits, O. Reichenbach gagne ses galons de maître.

De toutes ces vedettes, Jacques Blais est sans doute le plus étonnant dans le rôle de Ziggy. Son jeu pourrait facilement le classer comme le meilleur rocker québécois. Louise Forestier joue avec brio la serveuse automate créée par Fabienne Thibault et prouve encore une fois son audace pour relever les défis. Il y a aussi France Castel qui donne un peu de chaleur à sa star déclinante. Quant aux autres starlettes, elles restent faibles et vides comme les personnages qu'elles incarnent. (De la bonne volonté qui ferait sensation dans les piano-bars.)

Les décors ternes mais fonctionnels de Claude Girard nous donnent l'impression d'assister à une comédie musicale américaine en tournée. Mais c'est beaucoup mieux que



Louise Forestier dans Starmania.

les costumes des gens de la boutique « Assez » qui feraient sans doute sensation dans un party d'Halloween à la campagne, qui éblouiraient les petits amis à une remise de diplômés en couture rapide, mais, comme dirait ma mère : « il n'y a pas une couture droite qui plisse pas, imagine les manches ». Dommage que tant de costumes de mauvais goût soient les contre-points de cette production.

Pièces québécoises à l'affiche automne 80, printemps 81

Au Théâtre du Nouveau Monde

Bonjour, là, Bonjour de Michel Tremblay
(à compter du 28 nov.)

La Saga des Poules mouillées de Jovette Marchessault
(à compter du 24 avril)

Au Théâtre du Rideau Vert

La Contrebandière (Mariaagélas) d'Antonine Maillet
(du 30 avril au 6 juin)

À la Compagnie Jean Duceppe inc.

Les Voisins de Louis Saia et Claude Meunier
(du 17 au 20 déc. 80 et du 6 janv. au 7 fév. 81)

À la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Le Temps d'une Vie de Roland Lepage
(du 12 janvier au 6 mars)

Au Théâtre d'Aujourd'hui

La Saint-Jean du p'tit monde de Gilbert Turp
(du 30 oct. au 14 déc.)

Pourquoi se mette tout nus de Lorraine Pintal, Louise Saint-Pierre et Daniel Simard
(du 8 janv. au 15 fév.)

Je m'parle mieux quand je te l'écris, collage de Suzanne Aubry
(du 26 fév. au 5 avril)

Le Théâtre de Joseph Quesnel de Jean-Claude Germain
(du 15 avril au 31 mai)

À la Comédie Nationale

Le Mal à l'âme de Jean Daigle
(du 20 nov. au 21 déc.)

Des Diamants pour mourir de Jacques Lorain
(du 8 janv. au 8 fév.)

Moi Tarzán, toi Jane de Janette Bertrand
(du 16 avril au 17 mai)

Au Théâtre Quat-Sous

Les pommiers en Fleurs de Serge Sirois
(du 11 mars au 19 avril)

Au Théâtre Populaire de Québec

Le Mal à l'âme de Jean Daigle
(du 10 janv. au 8 mars)

Au Théâtre de la Grande Réplique

Quant tu seras née ma fille avec Jean Gervais et Louise Charest
(du 20 nov. au 6 déc.)

Pour toi je changerai le monde de Madeleine Greffard
(du 12 au 28 mars)

Au Théâtre du Trident (Québec)

Coup de sang de Jean Daigle
(du 17 fév. au 21 mars)

Au Centre National des Arts (Ottawa)

La Céleste bicyclette de Roch Carrier
(du 12 janv. au 7 fév.)

Au Théâtre des Voyagements

Mousse avec Véronique Le Flaguais, Ninon Lévesque et Pauline Martin
(à compter du 5 nov.)

Au Café de la Place

La Céleste Bicyclette de Roch Carrier
(du 10 déc. au 10 janv.)

Jeanne de Jean Salvy
(du 4 mars au 25 avril)

À la Salle Fred-Barry

Les rêves sont comme des ballons de Chantal Aubré
(du 13 nov. au 8 déc.)

Une lune entre deux Maisons de Suzanne Lebeau et Georgette Rondeau
(du 10 au 22 déc.)

C'était avant la guerre à l'Anse-à-Gilles de Marie Laberge
(du 15 janv. au 9 fév.)

Songe pour un soir de printemps d'Élizabeth Bourget
(du 26 février au 23 mars)

Au Quartier Latin

Un plus un égale zéro et le Signe du Cancer de Robert Gurik
(du 30 oct. au 24 nov.)

Au Café Nelligan

Panique à Longueuil de René-Daniel Dubois
(du 19 nov. au 19 déc.)

Au Café Molière

Quand les hommes vivront d'amour de Raymond Lévesque
(du 15 oct. au 24 nov.)

À L'Atelier Continu

Avec l'envie soudaine d'une nuit blanche de Lise Roy et Michel Breton
(du 3 au 21 déc.)

Bachelor de Louise Roy et Louis Saia
(du 4 au 28 fév.)

Au Centre d'Essai le Conventum

Les Neiges de Michel Garneau
(du 10 fév. au 1 mars à 18h30)

Pamezla pis riesenpas de Chantal Aubré
(du 3 au 22 mars)

Québécoise à vendre
(du 2 au 21 déc.)

Une comédie musi-syndicale de Jean-Guy Bouchard
(du 10 fév. au 1 mars à 20h30)

Flash-back ou Tapage nocturne de Danielle Panneton et Michelle Barrette
(du 25 mars au 12 avril)

Les Prédateurs de Pierre Kattini Malouf
(du 21 avril au 10 mai)

Au Pont Tournant

Québécoise à vendre
(du 31 oct. au 22 nov.)

Le Kou Kou Klan Klub
(du 28 nov. au 20 déc.)